

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Victor DUPUIS

Le Vieux-Pays et le romantisme, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 230-236

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le " Vieux-Pays "

et le Romantisme

INTRODUCTION

On a donné communément au Valais, à tort ou à raison, le vocable un peu usé de *Vieux-Pays*. — Acceptons ce qualificatif qui, à notre avis, n'a pas grand sens, — car quel est le pays qui n'est pas vieux ? — sinon qu'il signifie peut-être que le Valais a gardé farouchement ses us et coutumes et qu'il n'a pas suivi — par suite de l'absence de grandes cités — cet essor vertical vers une civilisation d'ailleurs artificielle et nettement déséquilibrée... Par réaction, beaucoup de citoyens portent un amour fervent aux paysages valaisans, où ils accourent périodiquement, soit pour les chaudes périodes estivales et la froide saison hivernale, soit pour les cures printanières et automnales, tellement les climats y sont divers. Ils peuvent, dans ces stations alpestres tranquilles ou mondaines, pittoresques ou modernes, retrouver les forces nécessaires pour réparer une santé ébranlée, ou tout simplement pour y retrouver le repos salubre, après une vie de surmenage excessif et d'épuisante agitation.

Car le Valais restera toujours, avec le décor grandiose des Alpes, l'endroit idéal pour permettre aux touristes étrangers de prendre des bains de silence et de quiétude, et pour tirer le plus grand profit physique et moral de ses toniques effluves...

Au surplus, comment rester insensibles à l'influence du Valais et à ses grandeurs naturelles ?

Comment demeurer indifférents devant ces horizons neufs et exaltants, devant la lumière chaude et dorée d'un soleil méridional à la beauté saisissante et fugitive,

Cet essai a fait l'objet d'une conférence aux *Jeudis Romantiques* à Genève.

des aurores triomphales et des crépuscules mélancoliques ? Quel voyageur n'a-t-il pas ressenti la joie aérienne, après une longue marche qui engendra une saine fatigue, de s'étendre mollement sur la mousse tendre ou sur une pierre plate et dure, et là, en pleine relaxation, d'écouter la chanson claire et cristalline du ruisseau qui vagabonde, d'éprouver la douceur et la beauté infinie des choses, et de plonger ses yeux dans l'immensité d'un ciel immuablement bleu ? — Qui n'a pas été bercé par le chant de la rivière houleuse et sauvage descendant la vallée par bonds capricieux parmi les flots bouillonnants d'écume blanche, dans un lit rocailleux et étroit ? Qui n'a pas cherché à suivre le jeu bizarre et fantasque, autour des sommets, des nuages qui se forment, se dénouent, s'effilochent en lambeaux roses, pour se fondre enfin dans le néant ? Qui, dans la fraîcheur de l'aube, n'a pas été cueillir les fleurs alpestres, éphémères comme nos existences, les pâles edelweiss ou les pourpres rhododendrons ? Qui n'a pas contemplé la houle d'or des blés ondulant sous la caresse légère de la brise, et n'a pas respiré, au passage, l'odeur agreste et tonique des foins coupés, en tas dans les prés verts ?

Ces joies neuves et juvéniles, le Valais les prodigue à ceux qui l'aiment, car le Valais est un monde. Je veux dire par là qu'il est tellement divers, dans tous les domaines, que même ceux qui l'habitent en sont parfois désorientés. Le Valais reste, par excellence, le pays des contrastes brutaux et saisissants. Le voyageur y passe des plaines grasses, fertiles et verdoyantes aux zones montagneuses, sauvages, arides et avarées... Malgré le développement des moyens de communication, chaque région a gardé franchement son particularisme foncier, ses us et coutumes particuliers. Le canton tout entier dans la vie politique subit l'influence tenace de ce régionalisme parfois un peu désuet, et il a gardé lui-même ce caractère propre et accusé qui explique d'ailleurs le secret de son charme étrange et pénétrant. Mais il n'est pas inutile de souligner qu'au-dessus de toutes ces extrêmes variétés de mœurs, de coutumes, de mentalités, plane une âme valaisanne ardente, racée et fougueuse, qui en réalise son unité séduisante et vigoureuse.

Le Valais devait nécessairement inspirer des artistes, des peintres, des écrivains, non seulement valaisans, mais surtout étrangers.

Ce que l'on sait moins, c'est l'influence du Valais sur des écrivains précurseurs du Romantisme comme Rousseau, Chateaubriand et Goethe. Dans son livre *Chateaubriand et Goethe en Valais*, auquel nous empruntons une partie de la documentation de notre étude, l'écrivain valaisan Lucien Lathion — poète à ses heures pensives — fait la constatation que le terme de *Romantiques* a été appliqué, l'une des toutes premières fois dans la langue française, à propos de la description du paysage célèbre de Loèche-les-Bains vers 1780, par un certain Ramond de Carbonnière, traducteur de l'écrivain anglais Coxe. « Ce vocable illustre, écrit Lathion, a pour père Jean-Jacques Rousseau. Le mot est d'origine anglaise, mais jusqu'à Rousseau, les traducteurs d'ouvrages anglais le rendaient par *pittoresque* ou *romanesque*. » On pourrait en déduire un lien de parenté d'ordre étymologique entre le Valais et le mot de romantisme, qui devait se traduire dans les faits. Toutefois, avant Rousseau, l'écrivain *de Haller* a été le premier qui a fait entrer la nature dans la littérature, par la publication *Les Alpes*, écrite en 1728-29, à la suite d'un voyage en Suisse. Ce poème alpestre devait montrer au peuple suisse et à l'univers, que la paix et la liberté sont les premiers des biens, le travail et la simplicité, la meilleure condition du bonheur ; il visait à établir « comment la concorde, la fidélité et la vaillance, toutes forces unies, ont attaché à une petite Puissance, les ailes de la fortune » et avertir ce pays heureux qu'il resterait prospère tant qu'il cultiverait ses simples et mâles vertus. De Haller a certainement eu une influence décisive sur Rousseau.

Il magnifiait déjà les vertus alpestres en des vers célèbres qu'a ainsi traduits notre compatriote Jean Graven, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Genève.

Ici nulle fortune changeante ne distingue le temps. Les larmes ne succèdent point à une joie éphémère, la vie coule dans une paix inaltérée ;

Aujourd'hui est tel qu'hier, demain tel qu'aujourd'hui ;

Aucun événement insolite ne marque les jours, aucun désastre ne les assombrit, aucun bonheur excessif ne les rend vermeils,

Plaisir et peine des années, reposent sur une balance toujours égale ;
les étapes de la vie ne sont que la naissance et la mort.

De Haller avait également chanté, avec un certain lyrisme, les jeux de l'Alpe, les luttes pacifiques des pâtres devant les chalets rustiques, la naissance franche de l'amour :

Dès qu'un jeune berger éprouve ce doux feu qu'un languissant regard allume dans un esprit éveillé,
nulle crainte ne lui ferme la bouche, une parole sans feinte découvre ce qui le touche ;

Elle l'écoute, et si la flamme dévoilée mérite son cœur en récompense, elle parle selon son sentiment et agit selon son désir ;

car un tendre élan ne déshonore point les belles quand il naît de la grâce et vit de la vertu ;

tergiversations d'une fausse éducation, singerie de la vraie pudeur,

La morgue ne vous inventa que pour notre supplice !

De Haller annonçait ainsi Rousseau. Mais ce dernier en donna sa note personnelle, car ce furent bien les héros de la *Nouvelle Héloïse* qui révélèrent en France la splendeur du Valais. On a toujours cité Rousseau comme étant l'un des écrivains qui ont parlé de la nature avec le plus de lyrisme, mais ce que l'on ignore, c'est que le Valais, grâce à lui, fut à l'origine du sentiment de la nature dans la littérature française. En effet, dans la 23^e lettre de la *Nouvelle Héloïse*, Rousseau a parlé du Valais en ces termes :

Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulais rêver et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois, je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu, quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards.

Plus loin, Rousseau décrit les contrastes du « Vieux-Pays » :

La nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant, les fleurs du printemps ; au midi, les fruits de l'automne, au nord, les glaces de l'hiver ; elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres, et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir ; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui semblaient m'être offertes en un vrai théâtre.

Rousseau note au surplus que dans ce climat il a trouvé la paix intérieure et le calme momentanément perdu :

J'attribuai durant la première journée aux agréments de cette variété le calme que je sentais renaître en moi. J'admirais l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles (les choses), et je méprisais la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés.

Il fait cette constatation intéressante :

En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'acre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je suis surpris que des bains de l'air salubre et bien-faisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Rousseau s'exalte dans ses descriptions et l'on peut déduire de ses écrits qu'il a trouvé dans la nature valaisanne un bonheur très pur et très vif. Ecoutons-le :

Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues ; d'observer en quelque sorte une autre nature et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue, enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

Toutefois, ce n'est pas simplement la nature qui a impressionné Rousseau en Valais. Les habitants l'ont aussi intéressé vivement par leurs mœurs. Il écrivait en 1754 :

Ils coulent ainsi des jours tranquilles, sans grands plaisirs ni de grandes peines et les terminent enfin par une mort presque insensible, après une longue vie, ayant peu senti et très peu pensé, mais n'ayant eu que des idées justes et des sentiments droits.

Parlant de l'hospitalité traditionnelle du Valaisan, il écrit ces phrases :

Ce qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent parmi eux. Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étais embarrassé du choix. Je pris cette ardeur pour de l'avidité. Je fus bien étonné le lendemain de constater que mon guide refusait mon argent, s'offensant même de ma proposition.

Enfin, dans un pays de vignobles, comme le Valais, Rousseau devait fatalement faire connaissance du vin de nos coteaux. On dit — mais peut-être ne sont-ce là que des racontars d'ennemis comme le féroce et spirituel Voltaire à la réputation de méchanceté évidente — qu'il s'est enivré une fois avec « d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans ». Il a écrit ces lignes fort aimables :

J'avoue que le bon vin me paraît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer pourvu qu'on ne m'y force

pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchements qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès.

On remarquera que ces pages sur le Valais — il y a plus de deux siècles — à un moment où il n'avait pas subi l'évolution qu'il traverse actuellement, sont tout à l'honneur de notre canton. Elles restent toujours actuelles, car, malgré quelques apparences extérieures, la nature, elle, n'a pas changé. Elle garde toujours ce caractère sauvage, pittoresque, qui en fait d'ailleurs le charme profond. Avant la *Nouvelle Héloïse*, la nature n'avait qu'une place restreinte dans la littérature française. Depuis la *Nouvelle Héloïse* où le Valais a été si magnifiquement célébré, Rousseau connaîtra d'innombrables disciples qui clameront à la nature leurs confidences et lui demanderont le calme intérieur, le tranquille abandon, la molle indolence et les joies si pures qu'elle prodigue à ceux qui l'aiment...

Après Rousseau, la nature devient réellement un « état d'âme ». Il a aimé aussi les longues promenades pédestres à travers les prés et les bois et c'est dans les *Confessions* que Rousseau a écrit ces lignes :

Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi que dans les voyages que j'ai faits tout seul et à pied...

Et la joie qu'il ressent au contact de la nature est si exaltante qu'elle lui inspire encore ceci :

Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai ; la faim me prit : je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin.

On constatera que Rousseau, lorsqu'il ne se perd pas dans des digressions philosophiques un peu fumeuses, trouve, pour chanter les splendeurs de la nature, des accents d'une rare beauté.

(à suivre)

Victor DUPUIS